

JOUER AU MONDE



Françoise Simpère

Françoise Simpère

Jouer au monde

© Françoise Simpère, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2378-9

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Anaïs Dubuet (anaisdubuet@gmail.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Rester normal, c'est d'abord rester normal par rapport à soi-même...

(Henri Laborit, « Éloge de la fuite »)

1.

C'est un parc avec de grands arbres noirs qui me font peur. La nuit, leurs branches se dressent vers le ciel comme des bras maigres et durs prêts à me saisir et m'emporter loin, très loin... J'ai sept ans, je cours dans une allée embrumée, je cours à perdre haleine en hurlant : « Maman ! Maman ! » Des larmes coulent sur mon visage et y tracent des sillons salés, la bise me brûle les yeux...

Soudain, un chêne immense barre le passage, un arbre si grand que je n'en vois que le tronc noueux et n'entends que sa voix sévère, la voix de mon père : « Ne me parlez jamais plus de cette créature ! » Je trébuche sur les racines de l'arbre géant et tombe face contre terre. Des feuilles mortes entrent dans ma bouche, c'est à peine si je m'en rends compte, j'en mâchouille les tiges amères en sanglotant, la terre trempée de larmes me barbouille le visage et je m'étonne d'avoir si chaud dans cette boue humide. De loin, comme une musique de film, me parviennent les premières mesures du concerto n°1 de Tchaïkovski.

C'est toujours à ce moment là, d'ordinaire, que je me réveille. Je me retrouve dans mon lit, allongé sur le dos, les yeux fermés. Un rayon de lumière filtre par le vasistas entrouvert. Peu à peu mon souffle s'apaise. À la densité particulière de l'air, aux particules dorées qui dansent sous mes paupières, je sais que je suis chez moi, dans cette pièce immense où je me sens en sécurité, avec ses murs blancs et sa moquette beige clair très douce. C'est mon ami Fernando, un architecte Brésilien ou peut-être Colombien qui m'a aidé à l'aménager, il y a quelques années. Ensemble, nous avons cassé les cloisons et transformé un trois-pièces de 60m2 en ce vaste espace.

Mais aujourd'hui mon rêve est embrouillé, différent. J'en cherche les bribes dans ma mémoire du matin qui déjà les efface. Je me souviens que je n'avais plus peur... Je courais éperdument dans la nuit sans me soucier de l'obscurité ni du grand arbre, je jubilais et riais tout seul sans savoir pourquoi, les tempes battant au rythme de mon cœur. Même éveillé, j'en entends encore les coups, comme si on tambourinait à la porte. Il faut que je raconte ce rêve à Marine, il faut que je la réveille pour qu'elle m'explique.

Sans changer de position, j'allonge le bras et ne rencontre qu'un vide plat, puis quelques plis sur le drap froissé. Je me redresse d'un bond : « Marine ! » Une voix de femme inconnue me fait écho : « Antoine ! » tandis que les coups sur la porte redoublent d'insistance. Je n'ai pas envie de me lever, pas envie d'aller ouvrir. J'attends. La voix devient insistante :

« Antoine ! Ouvre-moi je t'en prie ! Ouvre-moi, mon chéri ! »

Je dois être mort. Ou alors je dors encore.

2.

Fin décembre 1986, sept heures trente-six, gare d'Austerlitz. Le train corail s'apprête à partir pour Poitiers, la Rochelle, Bordeaux... D'un pas rapide, le contrôleur arpente les quais en agitant son drapeau. Il salue un collègue au passage, vérifie la fermeture des portes et déboulotte d'un cran sa ceinture qui le serre depuis quelques mois.

« Il faudrait que je fasse un régime » constate-t-il, dépité, en songeant que ce genre de préoccupation lui donne incontestablement un coup de vieux.

Au mépris de *E periculo sporgersi*, des voyageurs se penchent à la fenêtre et lancent d'ultimes recommandations aux proches laissés sur le quai. Leurs têtes effleurent le rebord poussiéreux des vitres, leurs voix tentent de dominer le brouhaha. Les hauts-parleurs lancent des notes aigrettes suivies d'une annonce suave :

« Sur voie numéro 4, attention au départ. »

Les lamelles métalliques du tableau d'affichage tournent à une vitesse folle, comme détraquées, avant de s'immobiliser sans grand changement par rapport au tableau précédent. Seule la première ligne a disparu, tandis qu'une autre vient d'apparaître en fin de liste. Le contrôleur songe à l'enveloppe reçue un jour chez lui. Il l'avait ouverte sans arrière-pensée, croyant à un banal courrier publicitaire, puis avait découvert une liste de noms inconnus, sauf le sien, en bas de la page. Cette lettre enjoignait au contrôleur d'envoyer cent francs au premier nom de la liste, puis de recopier le texte de la missive et de l'envoyer à cinq amis de confiance. S'il obéissait, il serait récompensé par l'arrivée chez lui d'une importante somme d'argent et la réalisation de ses vœux les plus chers. S'il coupait la chaîne, il s'exposerait à des malédictions en tous genres. Une femme avait interrompu le jeu et était morte brûlée vive dans l'incendie de son pavillon. Un homme avait perdu son épouse dans un accident de voiture trois jours après avoir jeté ce courrier à la poubelle. Un troisième destinataire, plus malin, avait suivi les instructions à la lettre et trouvé le lendemain un travail bien payé après six mois de chômage sans l'ombre d'un emploi en vue.

Le contrôleur avait haussé les épaules, pas dupe de ces sornettes. Il avait jeté

la lettre mais ne pouvait s'empêcher désormais d'éprouver une appréhension chaque fois qu'il descendait sur le ballast pour traverser les voies. Il avait été troublé, surtout, de ne reconnaître aucun ami, pas même une simple connaissance, dans la liste des noms précédant le sien. L'idée que des inconnus pouvaient détenir son adresse et la divulguer à d'autres lui donnait le sentiment d'être aussi nu et vulnérable que s'il franchissait un champ de bataille à découvert.

La sirène retentit, sur la voie 4 s'allume un panneau en lettres rouges : « Accès interdit, attention au départ. » Le contrôleur met son sifflet en bouche. Sa rêverie n'a pris que quelques secondes, comme ces cauchemars touffus dont on se réveille en sueur et le ventre crispé avant de réaliser qu'ils se sont déroulés entre la première sonnerie du réveil et l'instant où on a étendu le bras pour appuyer sur le bouton d'arrêt.

Bruit de course derrière lui. Une silhouette rouge et verte le dépasse. Le contrôleur voit la jeune fille hésiter une seconde puis renoncer au bond esquissé, tandis que les portes du wagon se referment avec un bruit tranchant. La jeune fille s'arrête, l'air désolé, et regarde sous les roues se dérouler les voies. Trois cents mètres plus loin, les rails amorcent une large courbe. Elle ne quitte pas le train des yeux, jusqu'à ce que le dernier wagon ait disparu. Puis d'un geste las, elle saisit son sac de voyage posé à terre et revient à pas mélancoliques vers le hall de gare.

Le contrôleur a envie de l'arrêter, envie de lui demander dans quelle ville elle se rend pour lui dénicher un train qui la mènerait à destination sans trop de retard, et effacer son désarroi. Être son Chevalier Blanc... Il ne sait pourquoi, il se contente de la suivre des yeux. Joli brin de fille emmitouflée dans un duffle-coat rouge, la tête coiffée d'un bonnet jacquard rouge et vert qui lui donne l'air d'une gamine. Il la regarde s'arrêter près d'une cabine téléphonique et extraire de son sac un porte-monnaie minuscule d'où elle extirpe une pièce entre l'index et le majeur.

— Allô, Marc ? C'est Marine. Je sais, soupire-t-elle d'un air excédé, une revenante ! Non, je ne suis pas chez moi.

— ...

— Gare d'Austerlitz, j'ai loupé mon train.

Au bout du fil, la voix doit s'exclamer, ironiser... Marine hausse les épaules :

— Pas du tout, je ne l'ai pas fait exprès ! À une minute, même pas, trente secondes près, je l'avais.

La jeune fille s'accoude à la tablette métallique et appuie son front contre la vitre de la cabine. Tout en parlant, elle regarde les gens aller et venir dans un vacarme confus comme une brume sonore, percée à intervalles réguliers par les annonces tombant des haut-parleurs.

— Ce doit être un signe du destin, reprend-elle. D'ailleurs je n'ai plus envie de partir aujourd'hui.

Un homme en imperméable mastic doublé de lainage pied-de-poule s'arrête devant la cabine, une pièce à la main. De quelques coups secs sur la vitre, il annonce sa présence, tout en tapotant avec insistance sur son cadran de montre pour signifier à Marine qu'il est hyper pressé.

Marc pose une question brève qui fait sourire la jeune fille :

— Ce n'est pas grave, il y a des siècles que nous n'avons pas fêté Noël ensemble, tu connais maman... Je descendrai la voir plus tard. Je vais en profiter pour passer quelques jours de vacances à Paris, tranquillement. J'en rêve depuis que j'y travaille ! Bon, je te quitte, il y a quelqu'un qui attend, le genre pas commode. Je t'embrasse fort, prends soin de toi.

Marine raccroche, enfile ses gants de laine, remonte sur l'épaule la bandoulière de son sac et sort à grand peine, coincée entre son bagage et la porte vitrée qui se referme sur elle, et que l'homme en imperméable ne songe même pas à lui tenir. Elle se sent soudain épuisée, envahie d'une torpeur provoquée par le bruit autant que par le froid.

— Excusez-moi, monsieur.

L'homme ne répond pas. Il se précipite dans la cabine, les yeux exorbités, avec une hâte de diarrhéique traqué par l'urgence.

+++

Dans son bureau, Marc repose le téléphone sans hâte, heureux que Marine l'ait appelé. Il la connaît « depuis toute petite », comme elle dit. À présent, elle doit avoir vingt-sept ou vingt-huit ans. Il a presque douze ans de plus qu'elle. Deux âges parfaits pour se séduire, sauf quand on a derrière soi vingt ans de complicité et un grand secret partagé. Il ferme les yeux, pose sa tête entre ses mains pour mieux se souvenir.

C'était un jour d'été ou de fin de printemps. Un de ces jours si lumineux qu'on ne supporte plus l'idée de s'enfermer, même pour réviser des examens. Marc préparait un doctorat de droit privé et le CAPA¹, avec l'ambition de reprendre le cabinet d'avocat de son père. Il s'était installé pour travailler dans le jardin familial, devant une table métallique blanche si brûlante qu'il arrivait à peine à s'y appuyer pour écrire. Le grincement du portail, puis un crissement de pas sur le gravier lui avaient fait lever la tête. Une silhouette menue avançait dans l'allée, à contre-jour. Marc avait reconnu Marine. Elle portait une robe à fleurs en coton léger et des sandalettes de corde sur ses pieds nus. La fillette avait marché droit vers lui, s'était arrêtée, l'avait fixé bien en face :

— Je sais que tu aimes maman, je vous ai vus hier au Petit Bar. Ça ne me dérange pas du tout.

Elle avait aussitôt tourné les talons. Marc l'avait regardée s'éloigner, remarquant combien ses jambes étaient brunies par le soleil, et ses cheveux, à l'inverse, balayés de mèches plus claires qu'en hiver. Elle ressemblait de plus en plus à sa mère. Marine avait alors treize ans, Madeleine trente-sept et toujours une silhouette d'adolescente. L'osmose devenait troublante entre ces deux femmes. Le jeune homme s'était replongé sans conviction dans son manuel de droit pénal. En fin d'après-midi il avait rendez-vous avec Madeleine. Il se demanda s'il allait ou non lui parler de la visite de Marine.

Ces dernières années, Marc avait revu les deux femmes de loin en loin, lors de vacances poitevines, sans que jamais Marine n'évoquât cet épisode. Il l'avait pratiquement perdue de vue depuis deux ans, depuis qu'elle était venue travailler à Paris, en fait. Comme tout le monde elle était devenue limitée par le temps, indisponible, et lui-même ne trouvait pas une minute pour l'appeler. Il se demanda ce qui avait poussé la jeune fille à lui téléphoner aujourd'hui et se dit qu'il aimerait bien la revoir. Il saisit sur son bureau un feutre noir et nota sur son agenda : « Appeler Marine ». Il ne savait plus penser aux autres sans aide-mémoire.